

L'Homme qui jouait

Colin Wahli

Un monde, des mondes ; le nôtre, les nôtres.

Un jour pas comme les autres. Hermann se hâtait vers le lieu où il l'avait aperçu. Non, vraiment, un jour pas comme les autres. Ce matin, il avait renversé son café sur sa vareuse. En sortant du phare, comme tous les matins, il s'était cogné la tête et maintenant ça. Il paraissait tout petit, quand il l'avait vu dans la petite crique, en contrebas de la falaise. Un homme échoué sur la plage comme un poisson mort. Hermann se hâtait, maudissant son pied bot, il aurait dû prendre sa canne.

Sur la plage, l'homme s'agita soudain, se redressa, puis retomba, à bout de force. Il avait mal au crâne, du sable plein la bouche et froid, froid partout. Un homme se dandinait dans sa direction. De l'aide ? Il replongea dans des ténèbres rassurantes.

Hermann arriva auprès de l'homme, il était dans un sale état. Le pauvre hère avait une énorme ecchymose sur la tempe et l'air de ne plus avoir mangé depuis quelque temps.

L'homme se réveilla. Plus de sable, plus de froid, au contraire, une douce chaleur se diffusait sur son flanc. Il ouvrit les yeux, il faisait nuit. Dans la pénombre, au clair de lune, il distingua tout d'abord une fenêtre avec des rideaux la bordant, puis une table de chevet avec un verre d'eau. Il avait soif justement. Il essaya de tendre le bras, trop dur, il lui semblait peser des tonnes. Il se rendormit. Quand il rouvrit les yeux, il vit un homme. Il avait des cheveux blancs et des favoris touffus qui lui rongeaient la mâchoire. Il lui tendait un bol.

Hermann avait préparé un bouillon et tentait de le faire boire à l'inconnu. Inclinant la tête avec difficulté, ce dernier en but avidement deux bols, puis tenta de parler. Sans succès.

– Repose-toi, mon vieux, lui dit Hermann doucement, je voulais pas te déranger. Mais voilà deux jours que tu dors et fallait bien te nourrir...

L'autre retomba sur le lit et se rendormit. Hermann se redressa, en grognant, un peu engourdi. Il lui restait encore beaucoup de choses à faire avant la nuit. Il partit, jetant un dernier coup d'œil à celui dont la mer n'avait pas voulu.

L'homme sentit soudain une main qui s'emparait de sa gorge et serrait, serrait. Il étouffait. Il voulut se débattre mais on l'en empêchait. Avec ce qui lui restait de souffle, il hurla à s'en déchirer la gorge.

Hermann dormait dans son fauteuil, quand il entendit un cri terrible. Il se précipita au chevet de l'homme qui s'effondra dans ses bras et sanglota un long moment avant de se rendormir. Le vieux marin en fut retourné jusqu'au fond de l'âme. Plus rien d'autre que cet homme faible et plaintif n'avait d'importance en cet instant. Il finit la nuit au chevet, de cet invité malgré lui, voyant ses yeux s'agiter sous ses paupières, ses sourcils se froncer, puis son visage se détendre, quand doucement, Hermann déposa une main calleuse, mais tendre et chaude, sur son front. Ce n'est qu'au petit matin qu'il se leva, s'étira de tout son long et descendit, en bâillant, par le petit escalier en colimaçon qui mène à la cuisine, pour faire un peu de café.

Quand il remonta, l'inconnu n'était plus dans son lit.

L'homme contemplait la mer du haut du phare. Il avait eu de la peine à grimper. Il s'était arrêté plusieurs fois pour reprendre son souffle. Maintenant, il observait les vagues qui se brisaient sur les rochers. Les mouettes planaient et voltigeaient dans la brise marine. Lentement, d'une voix éraillée, des mots sortirent de sa bouche, comme un ours de sa tanière au printemps.

Homme libre, toujours tu chériras la mer...

Surpris par sa propre voix, il se tut un moment, sentant les embruns caresser son visage, il sourit en voyant les mouettes se disputer une petite proie.

La mer est ton miroir, tu contemples ton âme

Dans le déroulement infini de sa lame

Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Il se tut à nouveau pour écouter le ressac, la puissante respiration de la mer, des dizaines de mètres en dessous de lui. Le soleil jouait avec l'horizon, s'arrachant de plus en plus à sa torpeur nocturne.

Hermann en fut rempli d'émotions. Il s'était approché doucement pour ne pas interrompre son hôte dans sa prose. Il récitait un poème. Qui en était l'auteur? Il se souvenait l'avoir appris par cœur quand il était petit garçon, mousse sur un bateau trop grand pour lui. Sa tante lui avait offert ce recueil de poèmes pour lui donner du courage... La voix de son invité s'arrêta brusquement. L'avait-il entendu arriver ? Alors, puisant du fond de sa mémoire, parmi ses souvenirs de jeunesse, le vieil homme poursuivit :

Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage...

– Si tu savais le nombre de fois que j'y ai pensé, à ce poème dans la tempête... Mais dis-moi, toi... qui es-tu ?

Il contempla l'homme appuyé contre la rambarde en fer rouillé. Celui-ci se retourna lentement.

– Dites-le-moi et je vous en serai éternellement reconnaissant !

– Pas de chichis entre gens de la mer, s'il te plaît... Alors c'est vrai ? Tu ne te rappelles vraiment de rien ?

– Je ne sais pas. Je ne reconnais rien, ni la mer, ni la terre. Je ne sais pas comment je suis arrivé ici.

Hermann sourit, plissant les grandes pattes d'oies qu'il avait au coin des yeux.

– Ce qui est certain, c'est que tu es le bienvenu dans mon phare, fiston !

L'homme réfléchissait. Il scrutait la pièce, les sourcils froncés. La vie suivait son cours, mais sa mémoire ne revenait pas, il passait des soirées de discussions interminables avec Hermann, mais rien n'y faisait. Rien ne pouvait fissurer la blancheur du mur opaque qui obstruait sa mémoire.

Puis il vit un piano.

Tout ce temps qu'il habitait chez Hermann, il n'avait pas remarqué ce petit piano droit qui se faisait discret le long de la paroi du salon. Il s'approcha, souleva le couvercle et contempla les touches. Elles étaient belles, luisantes. Noire, blanche, noire, blanche, blanche, fa dièse, sol...

Hermann remontait lentement le sentier qui menait de la baie à son vieux phare. Le ciel était rempli de lambeaux de nuage que la pluie avait oubliés là. La mer était constellée de miettes de soleil, aveuglantes, en rangs serrés, jusqu'à l'horizon. Les mouettes criardes voletaient au large et le chant de la mer était doux et paisible.

Une note se fit entendre. Puis deux, trois, dix, un millier. Belles, multicolores, défiant la pâleur du jour qui se mourait, elles éclataient comme des bulles de savon aux oreilles du vieux marin. Il se figea. La musique provenait de la petite fenêtre percée dans le mur du phare, ouverte, laissant s'échapper une multitude de petits oiseaux de musique vers le lointain. Il lui semblait que les mouettes criaient moins fort, que les nuages qui se teintaient d'orange se repliaient sur l'horizon pour mieux écouter et que la mer retenait son souffle.

Les mains de l'homme voletaient sur le piano, il avait tout oublié, jusqu'au nom de ce qu'il jouait, ses doigts s'en moquaient et dansaient avec agilité sur les touches d'ébène et d'ivoire. Ils se souvenaient pour lui. Les sons étaient beaux comme un paysage de montagne, forts comme une tempête et fugaces comme le baiser d'un enfant sur le front d'un vieillard. Le soleil, comme pour répondre présent, teinta le mur auquel le piano était accolé d'un orange si profond qu'il ridiculisait la terre entière par sa beauté. Et la musique ne s'arrêta pas.

Même quand Hermann entra, les yeux brouillés de larmes, étourdi par tant de beauté, tout vieil ermite qu'il était, et s'assit sans piper mot sur une chaise, même quand le soleil disparut, laissant place à sa sœur argentée, douce, froide, et à ses multiples cousines pétillantes, même quand Hermann, fourbu, s'endormit, laissant tomber sa casquette dans un petit bruit sec, la musique ne s'arrêta pas.

Ce ne fut qu'au petit matin que le pianiste, épuisé, plaqua un dernier accord magistral et resta là. Hébété. Endolori. Heureux.

Depuis ce jour, Hermann ne lit plus à la lueur de sa lampe, le soir, en sirotant tranquillement son café. Il n'écoute pas plus l'antique poste radio, non, il s'allonge sur le petit canapé, quand vient le soir, et dans les feux chatoyants du couchant, l'ombre de la tempête qui peu à peu s'assombrit ou simplement la nuit d'automne qui tombe sans crier gare, il attend.

Sur le petit tabouret en cuir fatigué, devant le piano, s'assied l'homme qui était né de l'eau, du sable et du vent. Il regarde d'un air attendri le vieillard qui guette, les yeux fermés, la respiration profonde et l'esprit serein, le petit souffle dans l'herbe, le radeau de notes, l'oiseau de feu qui l'emmènera au large, sur un ancien voilier, sur une île paradisiaque, vers les femmes qu'il a aimées, vers Paris qu'il aimerait tant revoir, sur un nuage, sous l'eau, dans les bras de sa mère.

Le pianiste pose ses doigts sur le clavier et commence doucement à les faire valser. Au début, les notes sortent timidement, comme découvrant un nouvel univers. Puis elles s'enhardissent et viennent peu à peu envahir tout l'espace. Remplissant avec fougue chaque recoin de la pièce, débordant par la fenêtre, et se perdant, pleines d'énergie, au large.

Hermann écoute attentivement, se laisse prendre. Ses pensées s'envolent sur la musique, papillons légers planant sur la brise, marquant le tempo d'une aile rythmique. Il aperçoit parfois un monde lointain qui lui appartient, où il règne en maître. Il apprend avec admiration le métier de souffleur de rêves, de faiseur de songes, de bâtisseur de monde. Il lui semble prendre d'assaut le secret des sentiments. Cet abandon dans la musique le submerge, forage profond vers le bonheur

et le bien-être. Il se perd dans l'abîme des notes, nage dans un clair et tiède octave. Cet univers infini lui tend les bras.

À chaque fois, il pleure. À chaque fois, il se lève et va étreindre son ami, son fils. À chaque fois, ce dernier se lève à son tour, lui rend son étreinte et lui sourit, heureux d'avoir encore une fois pu partager son être et son âme.

Les années passent, comme les baleines en migrations, lentes, gracieuses, et bien grasses pour l'hiver. Au phare, on ne s'ennuie pas, on n'a pas souvent de visite, mais s'il y en a, on sait la recevoir. Après avoir bu et mangé, les visiteurs repartent les yeux pleins de rêveries et les oreilles rassasiées. Hébétés de leur voyage hors du monde.

Au fil des tempêtes et des couchers de soleil, le jeune et le vieux, le père et le fils, le sauveur et le sauvé, le public et le musicien, restent là...

Le pianiste joue, joue, joue, joue. Son ami est là, ils sont ensemble. Il l'emmène une fois de plus. Mais cette fois, le vieil homme ridé et souriant ne se lève pas quand il a terminé. Il ne vient pas l'étreindre. Il reste là, tranquille et heureux. Il n'en est pas revenu. Il est resté sur une route pavée de notes et de couleurs chatoyantes, captivé sans doute par l'odeur piquante de l'étal d'un marchand d'amour ou encore fasciné par des cristaux de rire. Il n'est pas revenu, il est là, immobile, les yeux fermés, le visage détendu et souriant.

Alors le pianiste se lève, se dirige vers son vieil ami qui l'a fait naître. Il est beau dans sa vareuse bleu marine, ses cheveux blancs se détachent sur la couleur beige du canapé. Il s'avance, lui effleure la joue du doigt, sourit à travers ses larmes et sort par la petite porte du vieux phare.